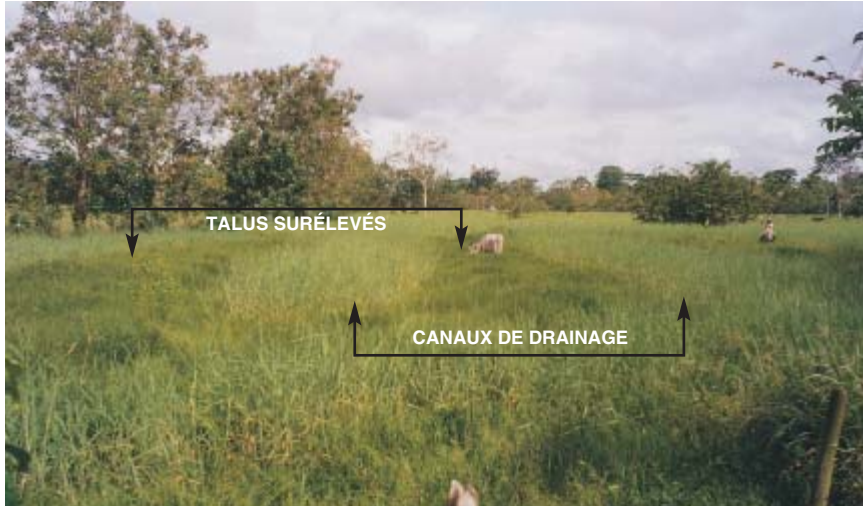




3. LES SITES ARCHÉOLOGIQUES se résument souvent à un monticule artificiel (*ci-contra*), que les archéologues sondent pour confirmer la présence de vestiges du passé, avant d'entreprendre des fouilles (la culture de Tumaco-La Tolita n'a laissé aucun monument). Les sites archéologiques agricoles (*ci-dessus*) se caractérisent par des canaux de drainage (les zones envahies par les herbes hautes) et des talus surélevés (qui forment des bandes parallèles aux canaux), où l'on pratiquait la culture du maïs et peut-être aussi celle du manioc.

J.-J. Boucard

Ils pratiquaient aussi l'agriculture. Dans les basses terres de la plaine alluviale, des aires naturellement humides et saturées par les pluies et les crues étaient drainées par des réseaux de canaux, ce qui permettait de cultiver le manioc sur des talus surélevés (voir la figure 3). Ces sites ne permettent pas d'estimer l'effectif des groupes de la culture de Tumaco-La Tolita. On ignore combien il y avait de sites et d'habitants par site au total. Cependant, le rendement était assez élevé pour que le travail d'une partie de la population suffise à produire de la nourriture pour la totalité du groupe, notamment pour diverses classes d'artisans, tels les potiers et les orfèvres, qui ont laissé les vestiges par lesquels nous connaissons cette culture. Ce n'est qu'en exploitant les différents milieux qui les entouraient que les représentants de la culture de Tumaco-La Tolita ont réussi à se développer. Par cette «extension à l'horizontale», qui multiplie les milieux exploités à partir d'un foyer d'habitat préférentiel, elle se différencie des autres cultures américaines de forêt tropicale et se rapproche de celles des régions montagneuses des Andes, dites d'économie verticale, qui essaient de contrôler les paliers écologiques situés à des altitudes diverses.

À partir de 300, la culture de Tumaco-La Tolita décline et, pendant tout le millénaire qui précède la conquête espa-

gnole, diverses cultures moins importantes et encore mal connues lui succèdent. Les quelques sites archéologiques retrouvés ne témoignent que d'une occupation intermittente de la région. La céramique devient plus rare, moins élaborée et l'orfèvrerie disparaît. La région est occupée par des groupes indigènes qui ont oublié la plupart des acquis de la culture Tumaco-La Tolita. À leur arrivée, les conquistadors découvrent des traditions culturelles et des techniques très en deçà de celles qui avaient auparavant existé dans ces régions, ce qui conforte leur opinion sur le pays : c'est un «enfer vert» peu propice au développement économique. Entre 1524 et 1527, lors de ses premières expéditions vers le Pérou à partir de Panama, le futur conquérant de l'Empire inca, Francisco Pizarre, s'arrête à l'île du Coq, près de Tumaco. Cependant, il ne tente pas de conquérir ces terres trop hostiles et passe ainsi à côté du fabuleux trésor enfoui dans les sépultures de La Tolita. Par la suite, les marécages, les forêts tropicales et un climat éprouvant, chaud et humide, sont autant d'obstacles à la pénétration des fantassins et des cavaliers espagnols, dont l'équipement est plus une gêne qu'une protection. Ils sont décimés par les maladies, les accidents et la résistance armée des

indigènes. En outre, les habitants de Buenaventura, au Nord et de Guayaquil au Sud, n'ont pas intérêt à voir se développer un nouveau port, qui leur ferait de la concurrence : cette côte, déjà délaissée par les Incas lorsqu'ils avaient envahi l'Équateur, l'est aussi des conquistadores et des colons espagnols.

En revanche, dès les débuts de la colonisation espagnole, un premier groupe d'esclaves noirs parvient à s'échapper lors d'un naufrage et s'établit sur la côte d'Esmeraldas. Ensuite, de nombreux autres esclaves en fuite trouvent asile dans ces terres difficiles d'accès. Entre 1850 et 1920, les travailleurs des exploitations aurifères par orpillage dans les alluvions des fleuves et ceux des exploitations forestières viennent grossir cette population, qui constitue désormais un important groupe afro-américain. Aujourd'hui, leurs descendants cohabitent avec les Indiens, de moins en moins nombreux. Ces derniers, durement touchés par les maladies d'origine européenne au début de la conquête espagnole, ont perdu leurs anciens territoires et ont été repoussés dans les parties amont des cours d'eau, très hostiles, où les chances de prospérer sont encore plus réduites que sur la partie littorale de la plaine alluviale.

Navigation préhispanique

À l'intérieur de la région du littoral Nord-équatorial, on ne peut se déplacer et transporter des marchandises que par voie d'eau ; les rivières et les marécages sont autant d'obstacles à la progression terrestre. D'après les récits de conquistadores et les vestiges archéologiques, les embarcations préhispaniques étaient soit des radeaux, soit des pirogues. Dans la région, les conquistadores ne mentionnent que des pirogues de tailles diverses, faites d'une seule pièce de bois, ou de précaires plates-formes flottantes qui servaient d'embarcations temporaires en eaux calmes, mais pas de grands radeaux à voile destinés à naviguer en mer, tels qu'ils en avaient vus plus au

Sud, le long des côtes du



Pérou. En dehors de ces témoignages du XVI^e siècle, nous ne disposons que de quelques figurines en céramique de la culture Tumaco-La Tolita, représentant des pirogues et des pagayeurs.

D'après les cartes marines et les chartes de pilotage modernes, les vents et les courants marins du littoral Nord-équatorial sont favorables à la navigation vers le Nord et défavorables à la navigation vers le Sud : de septembre à novembre, un fort courant (de 15 à 20 nœuds) longe la côte vers le Nord. Il interdit de faire route vers le Sud, d'autant plus que les vents dominants, même s'ils sont faibles, soufflent aussi vers le Nord quasiment toute l'année. Ce courant faiblit, mais persiste de mars à août. De décembre à février, le courant dominant, orienté Est/Ouest, entraîne vers le large. L'orientation des bancs de sable et l'érosion du littoral façonné par la houle reflètent ces conditions. Longer les côtes vers le Nord entre La Tolita et Tumaco est donc facile, puisqu'on est porté par les courants et par les vents. En revanche, pour voyager en sens inverse, on doit ramer assez vite pour compenser la force adverse des courants et les vents, d'autant plus que la cargaison est lourde et volumineuse, et offre une prise aux vents contraires. D'ailleurs, les navigateurs espagnols évitaient de faire route vers le Sud, tant ils craignaient de ne pas avancer. Ils avaient même inventé l'expression « s'engorgonner » pour signifier que les navires croisant près de l'île de La Gorgona se retrouvaient dans une zone de calme plat et de contre-courants dont ils avaient le plus grand mal à s'échapper. Jusqu'à une époque récente, on pensait que les groupes de la culture Tumaco-La Tolita étaient originaires d'Amérique centrale, mais les fouilles ont montré que leurs ancêtres venaient des régions équatoriales, soit du Sud. Les observations précédentes sur les courants et les vents, qui montrent que le voyage par mer était plus facile vers le Nord que vers le Sud, sont en accord avec cette origine méridionale des premiers Indiens de la culture Tumaco-La Tolita.

Comment réussissaient-ils à naviguer vers le Sud, notamment pour acheminer leurs morts jusqu'à La

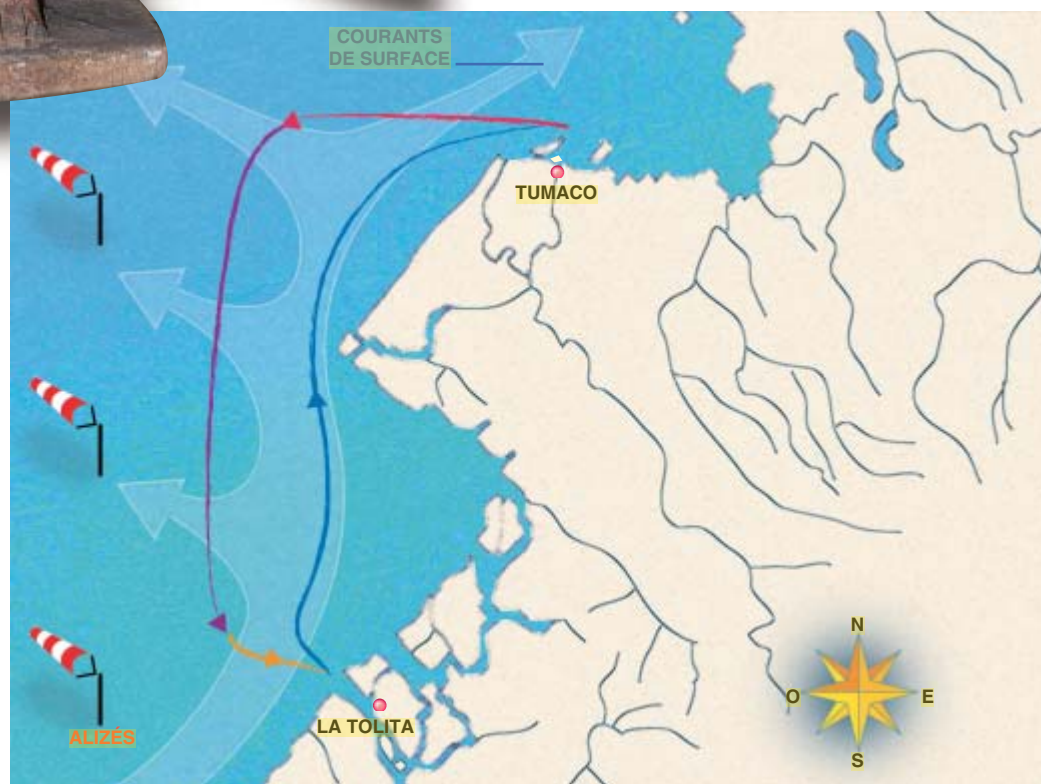
Tolita? Nous supposons qu'ils suivaient une route indirecte, en s'éloignant d'abord de la côte, en direction de l'Ouest, puis qu'ils mettaient le cap au Sud jusqu'à la hauteur du port d'arrivée, et, enfin, qu'ils revenaient vers l'Est (voir la figure 4). Dans cette région à fort marnage, où les courants de flux et de reflux des marées sont puissants près des côtes, ils devaient partir avec la marée descendante et revenir vers la côte avec la marée montante. Pour aller de Tumaco à La Tolita, ils devaient quitter la rade de Tumaco au moment où la marée se retire, et gagner le large avec le flux descendant, puis faire route au Sud pendant l'étape de basse mer et entrer dans l'embouchure du Santiago avec le flux montant. En utilisant ainsi les marées, les pagayeurs devaient

conserver leurs forces pour le segment intermédiaire du trajet, à contre-courant et contre le vent. Cette navigation de cabotage nécessite une longue pratique de la part de marins expérimentés.

Les courants côtiers et la houle expliquent pourquoi les groupes de la culture Tumaco-La Tolita se sont établis sur des îles dans les embouchures des fleuves ou dans des baies abritées plutôt que sur les plages, trop exposées au vent et à la houle (et rares de surcroît). En particulier, le port de transit de l'île d'El Morro, à l'entrée de la rade de Tumaco, face au continent, est bien protégé. De ce port, on peut partir directement vers La Tolita dès que la mer descend.



4. POUR NAVIGUER ENTRE TUMACO ET LA TOLITA, les populations indigènes devaient suivre une route indirecte, car les vents et les courants contraires rendent difficile le voyage par mer vers le Sud. Partant de Tumaco, il profitaient de la marée descendante, s'éloignaient d'abord de la côte (suivant le trajet en rouge), puis pagayaient au large vers le Sud (suivant le trajet en violet), et revenaient ensuite vers la côte avec la marée montante (suivant le trajet en jaune). Au contraire, pour rejoindre Tumaco, ils profitaient du courant et des vents (en bleu) favorables vers le Nord. Ils utilisaient des pirogues taillées dans de gros troncs d'arbre (voir la page de gauche en bas) et mâchaient des chiques de coca (la joue gauche du personnage ci-contre est renflée par une chique) pour lutter contre la fatigue.



Examinons les figurines en céramique de marins payeurs attribuées à la culture Tumaco-La Tolita. L'une des joues présente une boule indiquant que ces payeurs chiquaient (*voir la figure 4*). Les populations traditionnelles préhispaniques mâchaient souvent des feuilles de coca pendant l'effort, et cette pratique s'est perpétuée dans les populations actuelles des Andes. On sait par ailleurs que la coca était utilisée en Équateur dès le troisième millénaire avant notre ère, par les groupes de la culture Valdivia : on a retrouvé des dents présentant des dépôts causés par la chaux, qui entrait dans la préparation de la chique de coca. Par conséquent, les marins consommaient probablement ce stimulant pour pouvoir payer sans arrêt lors du segment de navigation à contre-courant et contre le vent, jusqu'au

moment où le flux montant les propulsait vers la côte.

Si les pirogues naviguaient bien entre Tumaco et La Tolita, quelles marchandises transportaient-elles ? La découverte près de La Tolita de sites agricoles exclut les denrées alimentaires. Les marchandises étaient probablement des biens de grande valeur : la fonction de nécropole de l'île, où un ensemble de rites funéraires étaient pratiqués, étaye cette hypothèse.

La Tolita : nécropole des élites

Dans l'iconographie des objets en or et en céramique de la culture Tumaco-La Tolita, on n'identifie pas de divinités. Les croyances de ces populations précolombiennes s'apparentaient probable-

ment davantage au chamanisme qu'à une religion formée d'un ensemble de croyances structurées avec ses divinités, ses cultes et ses prêtres. Le culte des morts n'en était pas moins d'une grande importance, comme le montrent les sépultures souvent fort riches de la nécropole de La Tolita. Divers objets en or étaient déposés dans les sépultures avec les corps des défunts les plus importants, soit comme offrandes funéraires, soit parce qu'ils étaient des objets personnels. Les autres sépultures de la région ne contenaient pas d'offrandes importantes : La Tolita semble avoir été la seule nécropole où l'on rassemblait les défunts les plus importants. Une grande partie des activités qui s'y déroulaient devait être centrée sur les rites funéraires. L'importance de La Tolita tenait sans doute beaucoup à la présence de prêtres ou de chamanes spécialisés, dont la fonction était d'honorer les défunts par des rites appropriés. Pendant toute la durée de l'hégémonie de La Tolita, sa fonction de nécropole et ses rituels funéraires furent probablement les éléments clés de son influence culturelle, qui touchait sans doute toute la région côtière, depuis Esmeraldas, au Sud, jusqu'à Guapi, voire Buenaventura, au Nord.

Les sépultures se concentrent autour de monticules artificiels (tolas), qui ont donné leur nom à l'île, mais qui ne sont pas des tertres funéraires au sens propre. Ils auraient servi de plate-forme surélevée pour accueillir des édifices ou des espaces cérémoniels à ciel ouvert (qui n'ont pas laissé de trace), dédiés à des pratiques funéraires magiques ou religieuses. Toutefois, certains ont été réutilisés pour y creuser des sépultures. La tradition semblait exiger de rassembler les défunts importants dans un endroit particulier, constituant leur terre d'origine culturelle. On leur témoignait ainsi le respect *post mortem* qui leur était dû, étant donné leur statut passé (les rites funéraires étaient probablement accomplis par un clergé dévolu à cette tâche, qui résidait sur place), et, en les isolant sur une île, on protégeait les vivants des pouvoirs que ces défunts auraient pu manifester après leur mort. Pour beaucoup de sociétés indiennes, une forme de présence et de pouvoir invisible du défunt subsiste auprès des vivants. Notamment, le défunt est susceptible de réapparaître sous la forme d'un animal, tel un jaguar ou un autre animal de la forêt. Même s'il était de son vivant



J.-L. Boucard

5. LES PERSONNAGES ALLONGÉS sur le dos et immobilisés par des bandelettes, tel celui-ci, sont fréquents dans l'iconographie des objets en céramique de la culture de Tumaco-La Tolita. Ces figurines semblent représenter les cadavres des défunts, préparés pour leur transport vers la nécropole de La Tolita.